Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 12 (1986)

Heft: 1

Artikel: Société post-industrielle et formes de sociabilité urbaine

Autor: Coenen-Huther, Jacques

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-815013

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweiz.Z.Soziol./Rev.suisse sociol.,1 (1986) 91-102

SOCIETE POST-INDUSTRIELLE ET FORMES DE SOCIABILITE URBAINE

Jacques Coenen-Huther
Avenue du Lignon 9, 1219 Le Lignon-Genève

1. Milieu urbain et modernité

S'interroger sur le caractère judicieux d'une distinction entre rapport industriel et rapport post-industriel à l'espace paraît exiger une réflexion sur la modernité dans la mesure où c'est la révolution industrielle qui est généralement considérée par la pensée sociale comme la rupture historique décisive ayant libéré les forces de modernisation. Si la société industrielle est moderne, comment faut-il caractériser une société que l'on qualifie de post-industrielle ? Une telle société est-elle hyper-moderne ? post-moderne? Ces termes ont-ils un sens pour l'étude des relations sociales ou doivent-ils être confinés au discours sur la production artistique ou littéraire ?

Chaque fois que la pensée sociologique a tenté de cerner ce qui distingue les sociétés modernes de toutes celles qui ne le sont pas - qu'il s'agisse de sociétés dites primitives, archaïques, traditionnelles ou plus simplement de sociétés anciennes - on en est venu à considérer le milieu urbain comme la manifestation idéal-typique de la modernité. Dans ce contexte analytique, la notion de milieu reccouvre un système d'interdépendance, concrétisé par des formes d'appropriation de l'espace, à la fois constitutif du social et partiellement explicatif du social ainsi constitué (Remy & Voyé, 1982, 36 ss.). Les "effets de milieu" font alors office de bouchetrous assez commodes pour remplacer les maillons manquants des chaînes causales. Le dépassement interactionniste des raisonnements fondés sur les effets de milieu passe par l'étude des formes de sociabilité, c'est-à-dire - pour s'exprimer à la manière de Gurvitch - des "différentes manières d'être lié dans un tout et par un tout social" (1957, Vol. 1, 125).

Les formes de sociabilité associables au milieu urbain peuvent être analysées à l'aide de deux notions partiellement antithétiques, inspirées directement de la pensée de Simmel : la segmentation et l'intersection (Blau & Schwartz, 1984). Il y a ségrégation des rôles, segmentation des réseaux, diversification des relations primaires telles que relations professionnelles, relations de parenté, relations

de voisinage, relations d'amitié, mais il subsiste presque toujours une mesure d'intersection, variable selon les cas. Aussi bien c'est cette mesure d'intersection qui rend compte de ce que recouvre la formule quasi-métaphorique de l'effet de milieu. Quoi qu'il en soit, le milieu urbain - en tant que réalité intersubjective - sera donc marqué par une multiplicité de "définitions de situations" concurrentes ou, en termes gurvitchiens, par le conflit potentiel de "plusieurs Nous et de plusieurs rapports avec autrui" au sein de chaque groupe (Ibid., 120). Les formes de sociabilité typiques de l'hétérogénéité du social et du psycho-social constituent l'aménagement de la solidarité organique au sens durkheimien, en d'autres termes de l'interdépendance dans l'altérité. Cela suffit-il pour qu'elles soient modernes, et de quelle façon ?

La notion de modernité prend une signification culturelle spécifique chaque fois que se crée le sentiment de vivre une époque nouvelle, par le renouvellement de la relation à la tradition (Habermas, 1985, 4). Etre moderne, ce peut être par exemple - sous l'influence de la philosophie des Lumières - se placer dans une perspective d'affranchissement politico-social et de perfectibilité morale liée au progrès de la connaissance. Etre moderne, ce peut être aussi - à la manière romantique - s'opposer aux classiques au nom d'un Moyen-Age idéalisé. Etre moderne enfin, ce peut être - en dehors de toute référence historique précise - privilégier de manière systématique le nouveau, le récent, par rapport à tout ce qui apparaît comme désuet. Ces différentes conceptions de la modernité n'ont pas cessé de s'affronter dans les débats sur l'aménagement de l'espace, hantés à la fois par l'agora grecque, par la place moyenâgeuse et par la machine à habiter. De manière plus générale, elles sont présentes dans toute la tradition sociologique depuis plus d'un siècle, y combinant de manières variées l'aspiration au contrôle du cours de l'histoire, la préoccupation des conditions de l'ordre social et une extrême sensibilité aux modes intellectuelles. C'est ce qui explique que les jugements portés par les penseurs sociaux sur le milieu urbain s'expriment tantôt en termes de libération individuelle et d'élargissement du champ des possibles, tantôt en termes d'anomie et d'aliénation. Lorsqu'on les dépouille de tout élément normatif, les diagnostics sociologiques établissent néanmoins un rapport entre les formes de sociabilité urbaine et des états de consience marqués par la division du travail de type industriel. Et ce sont ces états de conscience qui sont le plus généralement tenus pour caractéristiques de la modernité. C'est en particulier le cas de l'aptitude à se mouvoir psychiquement dans des "réalités multiples" avec les styles cognitifs divers qu'elles exigent (Schütz, 1970, 245 ss.). Peter et Brigitte Berger, évoquant le potentiel novateur de cette segmentation psycho-sociale, parlent à cet égard de "schizophrénie créa-

trice" (1984, 100) et la formule exprime assez bien tout ce que l'éthos de la modernité comporte de tensions.

2. Société industrielle, société post-industrielle et milieu urbain

Pour l'étude des formes de sociabilité, il ne paraît pas y avoir d'inconvénient à superposer à la notion de société moderne, celle de société industrielle. Allons plus loin : il ne paraît pas déraisonnable de rechercher des rapports d'homologie entre les formes d'organisation du travail de type industriel, la segmentation du social évoquée plus haut, l'acceptation mentale des "réalités multiples" et l'éclatement d'une vision du monde imprégnée de sacré, conduisant - dans une perspective weberienne - à l'autonomisation des domaines respectifs de la science, de l'éthique et de l'art. Même si l'on renonce à conférer une priorité causale à l'un ou l'autre de ces facteurs, il n'en reste pas moins intéressant de noter les différents axes de correspondance qui nous sont ainsi suggérés entre modernisation culturelle et modernisation sociétale. Il en est résulté une configuration socio-culturelle unique dans l'histoire de l'humanité. On se rappellera à cet égard la thèse d'Arnold Gehlen : en s'engageant dans la révolution industrielle, nos sociétés occidentales - et, après elles, toutes celles qu'elles ont entraînées dans leur sillage - ont francchi un "seuil culturel" (eine Kulturschwelle) dont l'importance ne peut être comparée qu'avec le passage du paléolithique au néolithique (1957, 87 ss.).

Cela étant, on nous annonce périodiquement un changement qualitatif au sein des sociétés industrielles. Il y a une vingtaine d'années, Henri Janne - dans la foulée de Lewis Mumford - attirait l'attention sur "la deuxième révolution industrielle" - le passage du paléotechnique au néotechnique - caractérisée par l'introduction graduelle de nouvelles sources d'énergie en remplacement du charbon

(1963). Un peu plus tard, à la suite du débat sur la convergence des sociétés industrielles et la fin des idéologies, surgit la notion de société post-industrielle (Touraine, 1969; Bell, 1973). L'idée est dans l'air; elle s'exprime également sous d'autres formes : société post-moderne, post-éonomique, post-bourgeoise ou encore société programmée, société de servcies, société de l'information (information society). Ramenons ce foisonnement conceptuel à ce qu'il exprime d'essentiel. Dans les sociétés industrielles avancées, une économie de services se substitue progressivement à une économie axée principalement sur la production de biens matériels. Dans ce nouveau contexte socio-éonomique, la stratification sociale est

amenée à se fonder de moins en moins sur les rapports aux moyens de production et de plus en plus sur l'accès à la connaissance et à l'information. Diverses catégories de techniciens, de scientifiques, de spécialistes hautement qualifiés prennent de plus en plus d'importance avec tout ce que cela implique du point de vue des relations sociales. Les modes de relations typiques de ces milieux socio-professionnels progressent tout à la fois en fréquence et en force normative !

La périodisation, en sociologie comme en histoire, reste un art difficile. Mettons entre parenthèses la question de savoir si ces développements socio-économiques observables marquent l'avènement d'un type sociétal nouveau ou ne constituent qu'une phase nouvelle d'un type préexistant. C'est là, largement, affaire de convention. On peut en effet - avec Gehlen - considérer la Révolution industrielle comme un phénomène d'une importance telle que les changements détectés ultérieurement ne soient que les contrecoups successifs d'une onde de choc qui n'a pas fini de se faire sentir. Ceci n'empêche qu'il puisse être analytiquement utile de distinguer des phases du processus. De quelle façon, le post-industriel émergeant sous nos yeux affecte-t-il le milieu urbain ? Pour les théoriciens de la deuxième révolution industrielle, "l'esprit néotechnique" se posait "en réaction contre l'esprit paléotechnique qui sépara l'homme de la nature : les agglomérations paléotechniques sont sans arbres; elles revêtent le sol de matériaux durs (...). La culture néotechnique réagit. L'urbanisme réintègre la nature dans la ville" (Janne, 1963, 69). Envisageant de son côté l'avènement de la société post-industrielle, Alain Touraine oppose aux villes "dont la croissance a été liée à celle de l'industrialisation", une image de la ville reposant sur "la complémentarité et la séparation de centres d'émission culturelle et d'espaces de vie personnelle, occupés par un habitat dispersé où la nature se mêle au tissu urbain relâché" (1969, 302). Certes, Touraine perçoit les coûts de ce nouveau modèle mais il y voit les coûts nécessaires "d'une nouvelle organisation de l'espace" (Ibid., 303). Il est clair que des auteurs attentifs à des problématiques différentes ont repéré une même orientation qui est à l'opposé du retour à la "communauté urbaine" romantique, pré-industrielle, fondée sur l'intégration sociale et la recherche de la participation généralisée. Et ceci suggère que dans l'opposition de l'industriel et du post-industriel, du moderne et du post-moderne, il s'agit davantage de la réorganisation d'un certain nombre d'éléments déjà existants que de l'apparition d'éléments nouveaux (Jameson, 1985, 123).

Quoi qu'il en soit, en matière d'urbanisation l'orientation générale semble claire, même si du strict point de vue de l'aménagement de l'espace, les tendances à moyen terme peuvent paraître

contradictoires ou confuses. Qu'il s'agisse en effet du cadre urbain concrétisé par un environnement construit, qu'observe-t-on de prime abord ? Tout d'abord une séparation fonctionnelle entre centre urbain et zones résidentielles périphériques. Ensuite, de nouveaux amalgames sous forme d'aires métropolitaines intégrées. Enfin, des mouvements en direction apparemment inverse, notamment ceux que l'on associe à la notion de gentrification. Mais au-delà de ces mouvements en sens divers, une tendance fondamentale : la progression constante des modes de vie et des formes de sociabilité de type urbain, même dans les villages transformés en faubourgs résidentiels.

3. Evolution des formes de sociabilité

Comment le passage à une économie de services, fondée principalement sur la connaissanre et l'information, peut-il affecter les formes de sociabilité urbaine qui s'observent sous nos yeux ? Observons tout d'abord que les tendances annoncées ne font souvent que reproduire les commentaires effectués depuis plus d'un siècle à propos de la société industrielle elle-même. C'est ainsi que Daniel Bell nous prédit la multiplication des contacts et des interactions superficielles aux dépens de liens plus profonds, le conditionnement des "cycles de l'amitié" par les aléas de la mobilité résidentielle et le renouvellement incessant des réseaux (1973). Essayons d'examiner tout cela systématiquement et puisqu'il est question de changements dont on fait l'hypothèse qu'ils sont induits par une évolution d'ordre socio-économique, prenons pour point de départ de l'analyse les relations professionnelles. Compte tenu de l'informatisation et de la miniaturisation des équipements, il n'est pas téméraire d'envisager une mesure croissante de "secondarisation" des relations, c'est-à-dire la disparition d'un certain nombre de relations primaires, face to face, et la multiplication de relations médiatisées par divers moyens de communication à distance ou d'aménagements techniques ayant pour effet d'automatiser les tâches. Un tel processus a déjà commencé à se manifester et se poursuivra vraisemblablement de deux façons : d'une part à travers la relation entre client et offreur de services, d'autre part à travers la relation entre employé et employeur. Pour ce qui est du premier cas, on songe par exemple aux moyens de transports ou aux transactions bancaires. Les transports en commun entièrement automatisés et les opérations financières n'impliquant plus d'établissement bancaire traditionnel ne relèvent déjà plus de la science-fiction. On peut penser que ceci suscitera de plus en plus le besoin de renforcer certaines formes de contrôle social par

d'autres. On se trouve devant cette situation paradoxale qu'après avoir éliminé toute une série de formes de contrôle social exercées accessoirement par des pourvoyeurs de services divers - la vendeuse de grand magasin, l'employé de banque, le receveur de tram, etc. - on est amené à susciter de nouvelles formes de contrôle pour combler le vide social ainsi créé. Dans les grandes surfaces, le détective remplace la vendeuse. Dans les trams et les autobus, les patrouilles volantes de contrôleurs se substituent au receveur de jadis. Ces nouvelles formes de contrôle font elles-mêmes l'objet d'un processus de "secondarisation" au moins partiel: la caméra de télévision, le distributeur automatique de billets, la machine à composter s'implantent dans notre univers quotidien. En ce qui concerne la relation employé-employeur, on peut imaginer à moyen terme une résurgence sous des formes nouvelles du Verlagssystem qui a joué un rôle si important dans les débuts de l'industrialisation en Suisse. La généralisation de nouvelles modalités de travail à façon exercé à domicile - et cette éventualité constitue un scénario très plausible - ne pourra qu'entraîner des conséquences en chaîne du point de vue des relations primaires : réorganisation des relations de travail, réintégration de l'activité économique dans la vie familiale, restructuration des relations de voisinage, ...

Du strict point de vue des formes de sociabilité, il n'y a a priori aucune raison de faire de ces divers modes de "secondarisation" un épouvantail, en dépit d'associations un peu faciles avec l'anti-utopie orwellienne fréquemment suscitées par l'évocation de certaines techniques nouvelles. Il fut un temps où l'apparition du téléphone suscita la même ambivalence que certaines innovations techniques actuelles. Citons à cet égard Marcel Proust. Une des familières du salon d'Odette Swann s'écrie "... nos contemporaines veulent absolument du nouveau ... Il y a la belle-soeur d'une de mes amies qui a le téléphone posé chez elle ! Elle peut faire une commande à un fournisseur sans sortir de son appartement ! ... Cela me tente beaucoup, mais plutôt chez une amie que chez moi. Il me semble que je n'aimerais pas avoir le téléphone à domicile. Le premier amusement passé, cela doit être un vrai casse-tête." (1918; 1954, 219). Ce casse-tête, c'est évidemment l'ajustement des relations interpersonnelles rendu nécessaire par l'irruption de ce nouveau moyen de communication. Cet ajustement a eu lieu et en fin de compte l'usage généralisé du téléphone a plutôt favorisé les relations que l'inverse. Dès à présent, il est frappant de constater à quel point des innovations comme la Citizen Band ou le Computer Bulletin Board qui se répand aux Etats-Unis, ont contribué à multiplier et à intensifier les relations entre des gens qui, autrement, seraient à jamais restés isolés les uns des autres. Pour le reste, observons que certaines des relations appelées à disparaître

dans le domaine professionnel sont de toute façon des relations peu gratifiantes, dont le caractère convivial appartient d'ores et déjà à un passé transfiguré. C'est le cas notamment de la "situation de guichet", avec sa spécificité fonctionnelle et son asymétrie porteuse de distance sociale. Pour ce qui est de l'évolution des relations de pouvoir, le diagnostic sera en revanche plus réservé. La dissociation de la fonction de contrôle et de la fonction de service ne peut que se faire au détriment de l'intériorisation de la norme, avec les effets pervers que l'on imagine. L'éparpillement de la main d'oeuvre et l'apparition de nouvelles formes de sous-traitance ouvrent la voie à des réajustements de statuts qui n'iront pas sans coûts psycho-sociaux encore difficiles à estimer. Mais ceci déborde le cadre de notre propos.

Qu'en est-il des relations familiales ? Le principe qui les gouverne à l'heure actuelle est celui de la sélectivité. Il y a désengagement des relations familiales qui ne recouvrent pas des affinités réelles. Cette sélectivité s'exprime de deux façons, qui se sont manifestées au cours d'interviews que j'ai effectuées récemment dans l'agglomération genevoise :

a) l'assimilation de certaines relations de parenté à des relations d'amitié, cette assimilation expliquant et justifiant le type de contacts qu'on a avec le parent en question (que celui-ci soit plus âgé ou plus jeune). Les relations en question restent donc perçues sur le mode diffus - elles débordent le cadre de certains rôles spécifiques - mais les caractéristiques attribuées (ascribed) en fonction de liens du sang ne constituent plus une légitimation suffisante. La relation est littéralement "recréée" sur d'autres bases. La manière d'être et d'agir de l'autre - sa performance (achievement) dans la relation - devient l'élément déterminant.

b) La négation de la qualité de parents aux membres de la famille dont, par exemple, on désapprouve la conduite et avec qui on désire couper les contacts. Ici le processus est inverse : on se soustrait moralement aux obligations traditionnellement associées à l'appartenance familiale. Le parent qui ne répond plus aux critères de définition de l'ami se voit exclu symboliquement du cercle familial et cesse d'être le bénéficiaire des prestations relationnelles réservées aux membres de l'in-group.

En bref, pour reprendre une formule assez jolie de Talcott Parsons, "there is a strong tendency for kinship to shade into friendship" (1965, 1971, 224). Et le fait que cette citation date d'il y a vingt ans indique bien que la tendance n'est pas entièrement nouvelle. Les observations faites à ce sujet actuellement se situent

dans le prolongement d'une tendance déjà solidement établie. Cette tendance s'accorde assez bien avec le processus général d'individualisation qui caracatérise notre époque. Il y a autonomisation relative de la famille conjugale par rapport à la famille étendue et autonomisation de l'individu par rapport à la communauté conjugale. Ceci ne signifie en aucune façon une désintégration généralisée des liens familiaux en milieu urbain. Par contre, il n'y a plus toujours sacrifice d'un projet de vie qui irait à l'encontre des conceptions ou des intérêts d'une communauté familiale plus étendue. En me hasardant ici à un pastiche au second degré, peut-être implicitement évocateur du "Familles, je vous hais !" d'André Gide, je dirais qu'on enregistre de fortes tendances à ne plus accepter "le pire sans le meilleur", voire à aspirer au "meilleur sans le pire". Et ceci fournit vraisemblablement l'interprétation la plus solide de la banalisation du divorce qui prend toutes les allures d'un fait de société.

Cela dit, en dépit d'une sélectivité manifeste, les réseaux d'entraide familiaux se portent mieux que l'opinion publique n'a généralement tendance à le penser : la plupart des recherches de ces vingt dernières années tendent à le confirmer et mes propres recherches ne font pas exception à cet égard. Le fait que la cohabitation se limite généralement à la famille conjugale ne signifie pas - ou pas nécessairement - que les liens soient rompus avec la famille étendue. Celle-ci reste disponible, comme un potentiel d'entraide instrumentale et affective, souvent laissé longtemps en veilleuse, parfois réactivé. Certaines personnes âgées ou en mauvaise santé s'imposent parfois des voyages fatigants pour maintenir le contact avec une parenté plus ou moins éloignée. Les contacts et l'entraide existent lorsque la volonté existe de les pratiquer. Les obstacles créés par la mobilité géographique accrue et l'allongement des distances entre les domiciles respectifs sont de plus en plus souvent surmontés par l'usage du téléphone et de la voiture privée. Avec l'élargissement de la panoplie des moyens techniques de communication, on voit mal pourquoi cette tendance ne se poursuivrait pas. Si une évolution doit faire problème d'ici une vingtaine d'années, et mettre à l'épreuve les solidarités inter-générationnelles, ce ne sera vraisemblablement ni une évolution sociale ou techniue mais tout bonnement une évolution démographique. Le fardeau du quatrième âge risque de devenir de plus en plus pesant. Mais il n'est pas exclu qu'un soutien socio-affectif et instrumental ne soit efficacement fourni par un troisième âge de plus en plus robuste. Il est une phase dans toute trajectoire de vie où la capacité d'empathie avec le grand âge semble s'accroître. C'est le moment où l'on est amené soi-même à assumer des rôles d'aîné, qu'il s'agisse du contexte professionnel ou de celui de la vie privée. On cesse alors de se mouvoir psychiquement dans l'in-

temporel et l'on prend plus ou moins confusément conscience du caractère fini de sa propre existence. De plus en plus fréquemment, cette disposition d'esprit se rencontre chez des individus encore parfaitement en état de se dépenser pour les autres. A cet égard, certaines expériences d'entraide communautaire fournissent matière à réflexions utiles (Hochschild, 1978).

En ce qui concerne les relations de voisinage, la théorie sociologique a longtemps tenu pour acquise une opposition idéal-typique - se superposant à une opposition de classes - entre familles ouvertes dans un milieu fermé et familles fermées dans un milieu ouvert. En d'autres termes, on a longtemps imputé une sociabilité de type local aux couches populaires et une sociabilité de type cosmopolite aux milieux bourgeois. Ceci est exprimé avec une ironie assez fine par le romancier britannique Edward Forster dont le héros, Rickie, "had seen civilization as a row of semi-detached villas, and society as a state in which men do not know the men who live next door" (1907; 1972, 27). A l'heure actuelle, les attitudes à l'égard du voisinage ne s'opposent plus de manière aussi tranchée qu'autrefois. On trouve des combinaisons variées de sociabilité locale et cosmopolite en relation avec le caractère principalement monomorphique ou polymorphique de la sphère d'activité. Si la situation n'est pas tranchée sur le plan des comportements, une nouvelle polarisation apparaît en revanche sur le plan normatif. Et cette polarisation pourrait être l'antithèse de l'opposition classique entre familles ouvertes et familles fermées. J'ai indiqué ailleurs que dans les milieux populaires, on met une certaine obstination à nier l'existence de relations de voisinage et j'ai proposé des éléments d'interprétation de ce phénomène. Très schématiquement, l'argumentation repose sur la ségrégation des rôles conjugaux et l'intériorisation d'un modèle du foyer idéal propagé par les hygiénistes sociaux au 19e siècle (Coenen-Huther, 1986). Je voudrais ici mettre l'accent sur le phénomène inverse, en quoi l'on pourrait voir la manifestation d'un rapport post-industriel à l'espace, à savoir la redécouverte des attraits de la convivialité locale dans les milieux bourgeois et intellectuels. Il redevient de bon ton de mettre en évidence son intérêt pour les relations de voisinage. Au cours d'interviews avec des couples de cadres, j'ai pu recueillir des déclarations enthousiastes à propos de lotissements conçus selon le principe de l'habitat groupé, avec présélection des futurs habitants. Et quand, dans un milieu constitué en partie de fonctionnaires internationaux et de cadres d'entreprises multinationales, des relations de voisinage se développent jusqu'au point de recréer une pseudo-fête villageoise sous forme de garden-party, et que cette fête est honorée de la visite du maire de la commune, l'événement est célébré comme une victoire sur les tendances anomiques perçues comme inséparables du milieu urbain. On ne peut

s'empêcher de penser qu'on se trouve ici devant l'émergence de formes de néo-localité post-industrielle, en relation ambiguë avec le local traditionnel comme l'a bien montré Alain Bourdin (1982). Il faut probablement y voir le reflet d'une nostalgie d'un communautaire pré-industriel idéalisé. Elle comporte fréquemment une reconstitution du local traditionnel. Les faux villages de nos campagnes subventionnées ne manquent pas d'émules de Viollet-Le-Duc, fanatiques de la restauration informée d'histoire mais ne dédaignant pas, comme leur maître en son temps, d'adapter le matériau et l'agencement intérieur quand les exigences du confort moderne sont en jeu.

Pour ce qui est des relations d'amitié, c'est ici peut-être que les tendances émergentes apparaissent avec le plus de netteté et que la référence au culturel semble la plus féconde. On a longtemps cultivé une représentation des relations d'amitié fondée sur l'idéal aristotélicien de l'amitié sans recherche d'avantages, sans souci d'équilibre des prestations et sans limitation de l'implication des partenaires. Il y avait là sans énul doute une certaine forme de modernité, opposable par exemple à l'amitié ritualisée et institutionnalisée des sociétés archaïques ou traditionnelles. Avec la transformation de la stratification sociale et l'importance sociale croissante des nouveaux spécialistes, les professionals, il semble qu'on en vienne à une acceptation plus lucide de la segmentation du social et de la limitation de l'implication des partenaires. Entre le vécu de la ségrégation des rôles et l'idéal antique de l'amitié individualisée entre partenaires pris dans la totalité de leur personnalité, il y a une tension qui ne peut être escamotée sans une certaine dose de "mauvaise foi" au sens sartrien du terme. Cette tension que l'on peut concevoir comme une tension du moderne et du pré-moderne, pourrait bien être en train de disparaître. Cette "nouvelle lucidité" ou ce "nouveau réalisme" dont on se plaît à gratifier les générations montantes pourraient entraîner également la disparition d'une certaine dose de "schizophrénie créatrice" - pour reprendre l'expression des époux Berger - mais ceci est une autre histoire. Cette réduction de tension pourrait être qualifiée de post-moderne. Post-moderne aussi serait l'atténuation prévisible de la vulnérabilité des relations d'amitié aux avatars de la vie familiale : mariage, arrivée des enfants, divorce, ... J'ai déjà eu l'occasion de faire allusion à ces événements qui balisent la vie et qui constituent autant de menaces pour les relations d'amitié préexistantes - en particulier en cas d'asynchronie des séquences biographiques - dans la mesure où ils sont restructurateurs d'identités (Coenen-Huther, 1985). Les processus d'autonomisation en cours dans le contexte familial permettent de s'attendre à la multiplication des formules de coexistence entre les exigences de la vie de famille et des formes de convivialité extra-familiales, qu'elles

soient d'origine pré-maritale ou qu'elles soient liées à la diversification des biographies considérées comme socialement acceptables. Les stratégies toujours actuelles de repli sur le foyer (cas de figure populaire) ou d'élargissement des relations dyadiques en relations de couples à couples (cas de figure bourgeois) deviendraient alors sans objet. Très moderne est une situation qui conforte le sentiment proustien du temps qui passe et de la vie, faite de discontinuités, qui s'auto-détruit tout en rongeant nos amitiés. Post-moderne au contraire est l'évocation d'une maîtrise possible des fractures du temps. Post-moderne également est la vision de relations que les innovations techniques aideraient à résister à l'épreuve de la mobilité résidentielle.

4. Pour conclure

L'analyse des formes de sociabilité urbaine met en évidence la segmentation du social, en dépit de tous les idéaux communautaires pré-modernes. Lorsque les utopies communautaires ont tenté de s'implanter en milieu moderne, les contradictions internes du projet se sont toujours révélées d'une manière ou d'une autre. L'écrivain israélien Amos Oz, qui vit dans un kibboutz, déclarait récemment *"I know three or four hundred very different people intimately ... I know their secrets. The penalty is that they know a lot more about me than I'd like them to know"* (1985). En soulignant les exigences de segmentation sociale de la modernité, la pensée sociologique apparaît elle-même comme une manifestation de l'esprit moderne. Les essais de prospective qui font entrevoir la possibilité d'une société post-moderne réconciliée avec cette segmentation sont-ils annonciateurs de mutations culturelles plus vastes qui n'épargneraient pas la tradition sociologique ? La question mérite d'être posée. Quant au social segmenté mais reconnu comme tel, sera-t-il un social apaisé ? C'est une éventualité que n'envisageront pas sans une certaine ambivalence de sentiments ceux - tel Habermas - pour qui la modernité reste un projet inachevé.

BIBLIOGRAPHIE

BELL Daniel (1973), The Coming of Post-Industrial Society, Basic Books, New York.

BERGER Brigitte & BERGER Peter L. (1984), The War over the Family. Capturing the Middle Ground, Penguin, Harmondsworth.

BLAU Peter M. & SCHWARTZ Joseph E. (1984), Crosscutting Social Circles, Harcourt Brace Jovanovich, New York.

BOURDIN Alain (1982), "La néo-localité face au local traditionnel", in REMY Jean et al., Milieu et rapport social, A.I.S.L.F., Institut de Sociologie, Bruxelles.

COENEN-HUTHER Jacques (1985), "La relation d'amitié comme séquence biographique", Communication au XIIe Colloque de l'Association Internationale des Sociologues de Langue Française, Bruxelles, 19-24 mai 1985. A paraître in JAVEAU Claude et al., Singularité et biographie dans l'étude du quotidien, A.I.S.L.F., Institut de Sociologie, Bruxelles.

COENEN-HUTHER Jacques (1986), "Formes de sociabilité urbaine et modernité", in Questions de sociologie urbaine, IREC/EPFL, Lausanne, 11-14.

FORSTER Edward M.(1907, 1972), The Longest Journey, Penguin, Harmondsworth.

GEHLEN Arnold (1957, 1962), Die Seele im technischen Zeitalter, Rowohlt, Hamburg.

GURWITCH Georges (1957), La vocation actuelle de la sociologie (2e édition), P.U.F., Paris.

HABERMAS Jürgen (1985), "Modernity - An Incomplete Project", in FOSTER Hal, Ed., Postmodern Culture, Pluto Press, London.

HOCHSCHILD Arlie R. (1978), The Unexpected Community. Portrait of an Old Age Subculture (Revised version), University of California Press, Berkeley.

JAMESON Fredric (1985), "Postmodernism and Consumer Society", in FOSTER, Hal, Ed., Postmodern Culture, Pluto Press, London.

JANNE, Henri et al. (1963), Technique, développement économique et technocratie, Ed. de l'Institut de Sociologie, Bruxelles.

OZ Amos (1985), "A Kibbutznik in the Rockies", Propos recueillis par H. Mitgang, in International Herald Tribune, Saturday-Sunday, July 13-14, 1985.

PARSONS Talcott (1965, 1970), "The Normal American Family", in FARBER Seymour M., Ed., Man and Civilization. The Family's Search for Survival, McGraw-Hill, 34-6. Repris dans : ANDERSON Michael, Ed., Sociology of the Family, Penguin, Harmondsworth, 1970, sous le titre "Reply to his Critics", 223-224.

PROUST Marcel (1918, 1954), A l'ombre des jeunes filles en fleur, Folio, Gallimard, Paris.

REMY Jean & VOYE Liliane (1982), "Milieu, rapport social et conflit", in REMY Jean et al., Milieu et rapport social, A.I.S.L.F., Institut de Sociologie, Bruxelles.

SCHUETZ Alfred (1970), On Phenomenology and Social Relations (Edited and with an Introduction by Helmut R. Wagner), The University of Chicago Press, Chicago and London.

TOURAINE Alain (1969), La société post-industrielle, Denoël, Paris.